

impossible. Que son affection réponde à la tienne, car elle ne peut se réhabiliter que par l'amour maternel.

Le mari venait de parler de sa femme avec calme, sans colère, et Paul se dit que c'était déjà quelque chose d'avoir obtenu cela. Cette nouvelle disposition d'esprit de son père lui permettait de garder son espoir.

Le samedi, Lebrun était tout à fait bien. Il passa toute l'après-midi au milieu de ses ouvriers et travailla même pendant plus de deux heures, malgré Paul, qui craignait qu'il ne se fatiguât.

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite, le jeune homme n'avait pas quitté son père d'un instant. Le vieillard lui en était reconnaissant et le lui témoignait par un redoublement de tendresse câline.

Le soir, Paul lui dit :

— Demain, mon père, si vous le voulez, nous irons passer l'après-midi à l'hôtel Villarceau.

— Oui, oui, c'est cela, s'empressa de répondre le sculpteur ; le docteur Delteil m'a sauvé, nous devons aller le remercier.

Le jeune homme devint subitement songeur.

— Toujours sa mère, se dit Lebrun.

Il se trompait.

Paul, à ce moment, pensait à Georgette ; il se disait :

— Quoi qu'il puisse arriver, j'irai lundi à Montlhéry.

VIII.—RENCONTRE IMPRÉVUE

Après sa conversation avec Georgette à laquelle nous avons fait assister le lecteur, Edouard Forestier avait pris l'omnibus pour revenir à la gare. Il se fit donner un billet de première classe et attendit l'arrivée du premier train se dirigeant vers Paris.

Pour aller à La Palud et revenir à Orléans, où il avait changé de train, il avait voyagé en deuxième classe, afin d'économiser sur ce qui lui restait des cinq cents francs que lui avait donnés la marchande à la toilette. A sa prudence habituelle, Forestier ajoutait maintenant la prévoyance. Il s'était dit :

— On sait bien comment on part, mais on ne peut savoir comment on reviendra.

Il avait pu craindre de manquer d'argent et de se voir, par ce fait obligé de s'arrêter en route. Mais aucun accident ne lui était arrivé, rien n'avait attiré l'attention sur lui, et des gendarmes l'avaient vu passer sans même lui donner un regard.

Bien que, grâce à son allée, il eût pu se métamorphoser, Forestier avait toujours et quand même peur des gendarmes.

Rien ne pouvait lui être plus désagréable que d'être questionné ou mis en demeure de montrer des papiers qu'il n'avait pas.

C'est que plus d'une fois déjà, arrêté comme vagabond, il avait été vite reconnu comme un malfaiteur dangereux. Enfin il était arrivé sans encombre à Montlhéry, lesté de deux cent cinquante francs, et il espérait bien rentrer tranquillement à Paris.

Après une demi-heure d'attente, le train arriva. C'était un train de banlieue, s'arrêtant à toutes les stations. Cela importait peu à notre homme qui, ayant de l'argent en poche, n'éprouvait pas un pressant besoin de revoir Mme Prudence, qui lui imposait et lui inspirait une sorte de crainte.

Il monta dans un compartiment de première classe. Il s'y trouva seul et quand le train se fut remis en marche, il se blottit dans un coin et se mit à réfléchir.

Le croirait-on, il pensa à sa femme, à cette pauvre Marguerite Lormont, à laquelle, par méchanceté, il avait volé son enfant et dont il avait fait une martyre.

Avait-il des regrets ? Des regrets, lui, Forestier, allons donc ! Il s'applaudissait, au contraire, d'avoir enlevé l'enfant à sa mère, puisque la fille de Marguerite, la sienne aussi, allait devenir l'instrument de sa fortune ou lui servir tout au moins à faire chanter la riche marchande à la toilette.

Mais que pouvait être devenue Marguerite et la petite fille que l'Espagnol lui avait confiée, la vraie jeune fille espagnole, à laquelle il avait l'audace de vouloir substituer sa fille ? Il avait vainement cherché à le savoir. Il est vrai qu'il ne s'était pas adressé, — et pour cause, — à Mme Villarceau ou à M. D. Iteil, qui, seuls, auraient pu le renseigner.

Il se disait que, bien certainement, sa femme était morte. Elle avait toujours eu une si mauvaise santé ! Par exemple, il ne pensait point que c'était sa mauvaise conduite, ses traitements odieux, son abjection qui avaient rendu Marguerite si frêle et détruit en elle la sève de vie.

Pour lui, — et il ne se trompait pas, — sa femme n'était plus de ce monde. Mais l'Espagnole, était-elle morte aussi ? Peut-être. Après tout, cela lui était parfaitement égal, à présent que les fameux papiers étaient entre les mains de la terrible Mme Prudence. Ah ! s'il pouvait les lui reprendre, les lui voler, comme il les avait volés au docteur Villarceau ! Alors il ne serait plus l'esclave, la chose de cette énigmatique brocanteuse ; il serait le seul maître de la situation.

Certes, il ne s'amuserait pas à chercher la jeune fille espagnole à travers le monde, ce qui lui était impossible, étant gueux comme Job, quand il avait sous la main sa fille, la belle Georgette, assez bien disposée à jouer le rôle qu'il lui donnerait.

— Tout de même, se disait-il, elle est charmante, ma fille, et elle a une allure que n'a jamais eue cette pâlotte et maigriotte Marguerite. Et puis elle a un air... Des cheveux magnifiques, des dents admirables, de vraies perles, des yeux noirs comme je n'en ai jamais vus et une taille... Un vrai type espagnol dans toute sa pureté. Oui, c'est une belle fille et, ma foi, je me sens tout fier d'en être le père.

Si je ne m'étais pas retenu, je l'aurais volontiers embrassée, mais je me suis retenu... Pas de bêtises, il ne faut rien compromettre. Elle sera ma fille et je serai son père quand il le faudra. En attendant, faisons sa fortune en même temps que la mienne.

Mais pourquoi diable s'est-elle amourachée de cette espèce de rapin ? Décidément, il y a là un cheveu. Il faudra que je m'informe et sache ce que c'est que ce joli cœur.

Le train qui se rapprochait de Paris, s'arrêta à la gare de Choisy-le-Roi.

Un homme élégamment vêtu, de quarante-cinq ans environ, monta dans le compartiment de Forestier.

Celui-ci, assez mécontent d'avoir un compagnon, jeta, sans faire un mouvement, un regard sur le voyageur. Mais aussitôt, il se redressa brusquement.

— Ah ça ! dit-il, je ne me trompe pas, c'est toi, c'est bien toi, Gustave Gandon.

— Edouard Forestier, fit l'autre, quelle surprise ! Comme on se rencontre, comme on se retrouve, après des années !

Les deux hommes, en même temps se tendirent la main.

— On a vieilli, reprit Forestier, mais on se reconnaît tout de suite en se rappelant avec plaisir que l'on a été de bons amis.

— Et que l'on a partagé longtemps la bonne et la mauvaise fortune.

— C'est vrai, nous nous sommes rendus de mutuels services.

— Et nous pourrions peut-être nous en rendre encore :

— Je le désire. Ce cher Gustave !

Ils se serrèrent de nouveau la main.

Le train se remit en marche.

Gustave Gandon s'était placé en face de son vieil ami, rencontré d'une façon si inattendue.

— Sais-tu, Edouard, dit-il, qu'il y a bien dix ans que nous nous sommes perdus de vue ?...

— C'est ma foi vrai.

— Qu'est-ce que tu as fait, depuis ce temps-là ?

— Il m'est arrivé toutes sortes d'aventures.

— Agréables ?

— Les unes, oui, les autres non.

— Il y a toujours du bon et du mauvais dans la vie.

— A qui le dis-tu ?

— Voyons, raconte-moi un peu ton histoire.

— Ce serait trop long pour aujourd'hui ; un de ces jours nous parlerons de cela.

— Moi, mon cher, j'ai beaucoup voyagé, j'ai parcouru l'Europe et les deux Amériques ; je suis resté quatre ans à New York ; mais comme on n'est nulle part mieux qu'en France, je suis revenu à Paris.

— Toujours garçon ?

— Oui, toujours garçon ; plus on vieillit, plus on tient à sa liberté ; pour tout dire, je n'ai pas trouvé la femme que j'aurais pu épouser.

— Tu as donc été bien difficile ?

— Cela dépend ; j'aurais pu passer sur la beauté et autre chose, mais je voulais une dot....

— Grosse.

— Voilà.

— Et tu vis seul ?

— Oui.

— Aimes-tu encore le jeu ?

— On ne déteste pas ce que l'on a adoré.

— On joue chez Mme Cauwey, tu y viendras.

— Heu, heu !

— Tu as l'air de faire la grimace ; autrefois, pourtant, tu étais un beau joueur. Voyons, est-ce que tu ne joues plus ?

— Si, mais plus guère.

— Pourquoi ?

— Je n'ai plus, comme au temps dont tu parles, de l'or plein mes poches.

— C'est me dire que tu n'as pas fait fortune.

— Hélas ! non.

— Tu habites à Paris ?

Forestier resta un instant silencieux, puis répondit :

— Non, mais j'y viens demeurer.

— Mais, alors, d'où sors-tu ?

— J'étais dans le Midi, en dernier lieu à Biarritz.

— Que faisais-tu par là ? Tu cherchais la fortune ?

— Je l'ai toujours et partout cherchée.

— Ce n'est pas dans le Midi de la France que tu pouvais la trouver ; tu fais bien de revenir à Paris. Il n'y a que Paris, vois-tu : on ne trouve la fortune qu'à Paris, et quand on ne la découvre pas où elle se cache, c'est qu'on ne sait se servir ni de son intelligence ni de ses talents.

— Quand la chance vous tourne le dos....

— On la force à regarder de face. Ainsi, mon pauvre vieux tu es décavé ?

— A peu près.

— Que te reste-t-il ?

— Deux cent cinquante francs, je crois.

— Avec ça tu peux te remettre à flot, je t'y aiderai.

Forestier secoua la tête.

— Je ne veux pas laisser un vieil ami dans la peine, ajouta Gandon.

On arrivait à Paris.

Je ne te quitte pas, dit Gustave ; nous allons d'abord prendre tes bagages.